

Né(e)s de l'écume et des rêves : textes de salle

La mer



Tout au long du XIXe siècle, la mer fait l'objet d'études visant à mieux comprendre sa composition, ses fonds, ses courants, le phénomène des marées et des vagues, sa faune et sa flore... De grandes expéditions scientifiques se multiplient aux quatre coins du monde auxquelles des artistes sont parfois associés. François-Auguste Biard, s'embarque en 1838-1840, à bord de la corvette *La Recherche*, conduite en Scandinavie, Laponie et Spitzberg, par le naturaliste Paul Gaimard. Il en ramène des

paysages étonnants, exaltant le caractère fantastique du monde arctique (*Vue de l'Océan glacial, pêche au morse par des Groenlandais*, 1841). Au chaos de ces blocs de glace répond le fracas des vagues au large de Belle-Ile de Théodore Gudin, choisi en 1865 par le biologiste Alfred Frédo pour illustrer un des premiers ouvrages de vulgarisation scientifique, *Le Monde de la mer*.

Plus visionnaire est la peinture de l'Américain Edward Moran, *La Vallée dans la mer*¹, peinte en 1862. Alors que l'exploration des grands fonds marins n'a pas encore commencé et que la pose du premier câble télégraphique transatlantique (1858) s'est soldée par un échec, Moran livre une vision purement imaginaire du fond des océans, en reprenant les éléments classiques du paysage terrestre. La représentation de la faune et de la flore s'appuie par contre sur une documentation nourrie par les premières publications scientifiques.

Le « Salon des Vénus »



Alors qu'en 1862, le public de la Pennsylvania Academy of Fine Arts de Philadelphie découvre l'œuvre d'Edward Moran, le public parisien du Salon de 1863, se trouve confronté à une tout autre vision de la mer. Le Salon, surnommé le « Salon des Vénus » par Théophile Gautier, ne présente pas moins de trois « Naissance de Vénus », puisant dans le registre mythologique le prétexte à traiter le genre classique du nu. Mais la critique ne s'y trompe pas qui voit en ces Vénus de très humaines courtisanes.

L'œuvre d'Amaury Duval², exposée lors de ce Salon, fut acquise par le musée de Lille. Les deux autres le furent par l'Empereur Napoléon III (Cabanel, musée d'Orsay) et par l'Impératrice Eugénie.

Ce thème connaît encore quelque succès jusqu'au début du XXe siècle (Henri Gervex, Adolf Hirémy-Hirschl, Arnold Böcklin).

Mais bientôt la figure de Vénus s'efface au profit de celle de la sirène...

¹ Edward Moran, *The Valley in the Sea*, 1862, huile sur toile, Indianapolis Museum of Art © Indianapolis Museum of Art.

² Eugène-Emanuel-Amaury Pineu-Duval (1808-1885), *La Naissance de Vénus*, 1862, Palais des Beaux-Arts de Lille © RMN – Grand Palais / Thierry Le Mage.

Cabinets de curiosités



La première campagne océanographique est menée de 1872 à 1876 par le HMS *Challenger*. Elle aboutit à la découverte de plus de 4 000 espèces animales inconnues, dont certaines vivant à plus de 5 500 m de profondeur. Ouvrant un siècle d'explorations, le Havrais Charles-Alexandre Lesueur³ avait, lui, participé à la première expédition française aux terres australes en 1800, comme dessinateur. Il est l'auteur de nombreux relevés naturalistes conservés aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle du Havre.

Le dessin demeure en effet jusqu'aux premiers essais photographiques le seul médium permettant de fixer la morphologie des espèces découvertes. Le cyanotype (photogramme réalisé avec un mélange chimique d'une teinte bleu de Prusse) est utilisé avant l'invention de la photographie sous-marine. Ce procédé est utilisé par Anna Atkins, dès 1845, pour exécuter un algulier ou, plus tard, par Julius von Wiesner pour garder l'image de diatomées vues au microscope.

Entre 1899 et 1904, Ernest Haeckel publie *Kunst-formen der Natur (Formes artistiques de la nature)*, rassemblant 100 planches d'organismes planctoniques et de méduses, commentées et illustrées. L'ouvrage connaît un succès phénoménal et inspire de nombreux artistes.

Le monde de Nemo



Lorsqu'en 1869, paraît le roman d'aventures de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, l'investigation des fonds sous-marins n'est encore qu'un rêve. Roman d'anticipation donc, ce texte et les illustrations qui l'accompagnent, offrent au lecteur une vision fantastique des profondeurs océanographiques. Le capitaine Nemo⁴, à bord de son sous-marin, le *Nautilus*, incarne la science et la maîtrise technique qui permettent l'exploration et la domination de ce monde fascinant.

La mer est décidément à l'honneur chez les écrivains.

Jules Michelet publie *La Mer* en 1861 et Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, en 1866. Pour sa part, en 1876, Gustave Doré illustre de ses gravures fantastiques un recueil de poèmes plus ancien, *La Chanson du vieux marin*, de Samuel Coleridge.

Il faut attendre le début des années 1890 pour que les premières tentatives de photographie sous-marine aboutissent véritablement. Entre 1893 et 1898, Louis Boutan réalise des clichés *in situ* d'anémones de mer. Mais ce n'est qu'au début des années 1930, que les cinéastes s'aventurent eux

³ Charles-Alexandre Lesueur, méduse rhizostoma octopus (linné 1788), aquarelle sur vélin, Muséum d'Histoire Naturelle du Havre.

⁴ Pierre et Gilles, Capitaine Nemo, 2004, photographie peinte, marouflée sur aluminium, collection François Pinault © Pierre et Gilles.

aussi à tourner sous la mer. Pour l'heure, Jules Méliès réalise des petits films plein d'humour, dans des décors entièrement recomposés qui empruntent encore au monde de Jules Verne. La figure de Nemo, homme farouche et solitaire, conserve toujours une dimension contemporaine comme en témoigne l'oeuvre de Pierre et Gilles !

Hybridations. Le règne des sirènes



Le goût pour l'hybridation s'affirme avec les symbolistes. Même si l'Antiquité a été une grande pourvoyeuse d'êtres fantastiques, mi-hommes mi-animaux, et a inventé la figure de la sirène (femme oiseau chez Homère), on assiste, en cette fin de XIXe siècle, à une prolifération d'êtres hybrides dans les salons et expositions. Jusque-là cantonnées à la surface des flots, les étranges figures semblent désormais jaillir des profondeurs de la mer. Sous le coup des premières explorations sous-marines, et sous l'influence de la théorie de l'évolution des espèces, les artistes laissent désormais libre cours à leur imagination. Les monstres marins, les femmes-poissons, les femmes hippocampes côtoient les sirènes qui entraînent les marins à leur perte. Si certaines conservent un air confondant d'ingénuité (Séon), d'autres attendent leur proie (Gustave Moreau, Jerichau-Baumann, Alex Deschmacker⁵), ou s'en repaissent (Gustave-Adolphe Mossa).

Les arts décoratifs et le monde des abysses



Les arts décoratifs n'échappent pas à ce vent venu de la mer. Les premières manifestations de l'Art Nouveau apparaissent au début des années 1890. Souhaitant mettre un terme à l'éclectisme des formes architecturales et décoratives nées d'emprunts aux styles historiques, ses protagonistes voient dans l'observation du vivant biologique un moyen d'y parvenir. Les planches publiées par Ernest Haeckel deviennent une vraie source d'inspiration. Les espèces planctoniques ou les méduses observés par le biologiste prêtent désormais leurs formes à des éléments architecturaux, à du mobilier... La faune et la flore marine – algues, lys de mer, poissons, hippocampes...- envahissent vases, coupes, céramiques, bijoux, faisant dire à un critique : « S'il y a un style moderne, c'est un style essentiellement marin. »

Emile Gallé, qui fonde en 1901 l'Ecole de Nancy, est l'un des acteurs les plus inventifs dans ce registre. Présenté au sein de notre exposition, son ultime chef-d'œuvre, *La Main aux algues et aux coquillages*⁶, fut dévoilé un mois après le décès de l'artiste lors de l'Exposition d'Art décoratif de Nancy, en 1904.

⁵ Paul-Alexandre Deschmacker, *La Grande Sirène bleue*, huile sur toile, La Piscine, Musée d'Art et d'industrie André Diligent, Roubaix © RMN – Grand Palais / Arnaud Loubry.

⁶ Emile Gallé, *Main aux algues et aux coquillages*, 1904, verre à plusieurs couches travaillé à chaud, regravé à froid, Musée de l'école de Nancy © Musée de l'école de Nancy, Studio Image.

Elsa Guillaume. Sur la dorsale de mes songes



Jeune plasticienne, Elsa Guillaume⁷ fait partie des artistes invités en 2016 à bord de la goélette *Tara*, pour participer à l'expédition scientifique menée dans l'Océan Pacifique. Fascinée par la mer, les cartes, les récits de voyages, les figures d'explorateurs, mais également les oeuvres de Louis Boutan, de Jean Painlevé ou Bill Viola, elle s'embarque en septembre 2016 à l'Île de Pâques pour une partie du voyage qui l'amène un mois plus tard à Papeete. Comme à chacun

de ses périples, elle remplit ses carnets de notes et de dessins qui, de retour à l'atelier, viennent nourrir ses projets de dessins ou de céramiques.

Elsa Guillaume a tout spécialement exécuté pour l'exposition ce grand dessin in-situ long de 14 mètres, mêlant cavaliers marins et fonds abyssaux. Une œuvre autant spectaculaire qu'éphémère, devant laquelle est posée, en résonance, une installation composée de trois grandes araignées de mer en porcelaine.

Jean Painlevé cinéaste du merveilleux



Jean Painlevé⁸ (1902-1989) fils du mathématicien et homme politique Paul Painlevé, étudie la médecine et les sciences naturelles, avant de s'orienter, dès 1925, vers le cinéma, puis très rapidement vers le cinéma scientifique. Entre 1927 et 1982, il réalise ainsi près de 200 documentaires de vulgarisation et films de recherche.

Quatre de ses films tournés avant-guerre sont présentés ici. Le premier, *La Pieuvre* (1928), s'appuie sur un souvenir d'enfance à Roscoff. Suivent *Hyas et Sténorinques, crustacés marins*, *Caprelles et Pantopodes* - dont Fernand Léger dira à propos des mouvements des petits crustacés, qu'il s'agit du « plus beau ballet qu'il ait vu »-, et enfin *L'Hippocampe*. Pour ce film, Painlevé utilise pour la première fois des séquences tournées directement sous la mer, grâce à une caméra protégée dans un caisson étanche. Une première version muette circule, avant de bénéficier d'une distribution dans les salles de cinéma Pathé dans une version sonorisée (musique de Darius Milhaud). A sa sortie en 1935, le film rencontre un véritable succès populaire, mais l'accueil le plus chaleureux est celui des artistes surréalistes, fascinés par les photographies et films scientifiques.

⁷ Elsa Guillaume, *Sur la dorsale de mes songes*, montage, 2018 © Elsa Guillaume.

⁸ Jean Painlevé, *Buste de l'hippocampe*, 1931, épreuve gélatino-argentique, Paris, Archives Jean Painlevé © Archives Jean Painlevé, Paris.

Nouvelles sirènes, nouvelles ondines

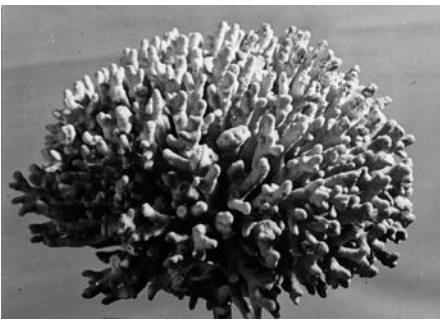


L'aquarium fait son apparition dans l'espace public des grandes villes européennes et américaines vers 1850. Sorte de grande « ménagerie aquatique », il offre une vision reconstituée des abysses. Le monde aquatique indomptable, antre du poulpe et des monstres marins, se retrouve enfermé dans de petits réservoirs, offert à la curiosité des « spectateurs ». Mais l'aquarium renvoie également à une sorte de jeu de miroirs entre le monde des hommes et celui des poissons. C'est ce que souligne un critique en 1863, lorsqu'il écrit que l'aquarium « est un théâtre moral où l'on habille les poissons de nos vices et de nos passions ».

C'est à travers les vitres d'un aquarium qu'Etienne-Jules Marey observe et décompose le mouvement d'une raie, et que Painlevé réalise ses premiers films. L'aquarium continue de fasciner et devient, avec le bocal, un élément important de l'imagerie surréaliste. Sa surface translucide laisse à contempler une eau parfois trouble. A travers elle, les figures se déforment ou s'allongent, et les effets de loupe réinventent d'étranges monstres.

Dans *L'Amour fou*, publié en 1937 avec des illustrations de Brassai, Man Ray, Rogi André, Dora Maar et Henri Cartier-Bresson, André Breton relate sa rencontre en 1934 avec la « scandaleusement belle » Jacqueline Lamba. Celle qu'il épouse peu après, se produit comme ballerine aquatique dans un cabaret célèbre, le *Coliseum*. C'est là que Rogi André la photographie, nouvelle naïade évoluant dans un ... aquarium de verre. Les photographes surréalistes s'emparent avec bonheur de la figure de l'ondine, de la baigneuse ou du corps féminin immergé, revisitant à leur manière le thème de la sirène⁹. Le monde sous-marin devient dès lors un des laboratoires de cette étrangeté du réel que Breton appelle de ses vœux : « La beauté sera convulsive ou ne sera pas » écrit-il en conclusion de *Nadja*, faisant de la convulsion la condition *sine qua non* de l'apparition de la beauté.

Faune et flore



« Le merveilleux est toujours beau, n'importe quel merveilleux est beau, il n'y a que le merveilleux qui soit beau » déclare André Breton en 1924 dans son *Manifeste du surréalisme*. L'exposition présente plusieurs photographies anonymes de fonds sous-marins provenant de la collection personnelle du théoricien du surréalisme. Elles rappellent combien la science a constitué l'une des sources les plus fécondes du merveilleux par sa capacité, précisément, à susciter le merveilleux. Dalí n'écrivait-il pas être, avec ses amis, toujours « à la recherche d'images susceptibles de [nous] extasier » ?

La faune et la flore des profondeurs marines constituent un registre généreux pour ces artistes en quête d'étranges beautés, comme en témoignent les photographies de Jean Painlevé, de Man Ray ou encore celles de Brassai - les « Madrépores »¹⁰ - que Dalí lui a commandées comme illustrations du texte d'André Breton, « La Beauté convulsive ». Les très gros plans auxquels recourent certains,

⁹ Laure Albin-Guillot, composition à la nageuse, 1937, épreuve gélatino-argentique, Centre Pompidou © RMN – Grand Palais / Guy Carrard.

¹⁰ Brassai, Madrépore, vers 1934, épreuve argentique d'époque, succession André Breton, Galerie Thessa Herold, Paris.

comme André Steiner (*Tentacule d'un poulpe*), pour fixer les traits de tel ou tel détail anatomique animal portent la trace de ce regard scientifique.

Monstres marins



Au XIXe siècle, les monstres marins continuent à hanter les récits de Jules Verne, Victor Hugo ou La Fontaine. Ils prennent des allures plus étranges encore dans les arts plastiques.

Si Lucien Levy-Dhurmer reprend le thème de Méduse¹¹, dont la tête effrayante aux yeux exorbités et aux cheveux d'algues roule dans le ressac de la vague, Rodin se laisse aussi à accentuer le côté monstrueusement animal d'une femme poisson (1915), tandis qu'Odilon Redon lui confère un aspect informe.

Pour sa part, c'est en jouant sur l'anthropomorphisme de certains animaux marins et en procédant à des grossissements photographiques que Jean Painlevé fait surgir les monstres des profondeurs. D'autres artistes surréalistes ont recours à la surimpression, comme André Steiner, au collage et à la mise en scène afin de créer des formes inédites et inquiétantes, comme Max Ernst. D'autres encore exercent des manipulations lors du tirage photographique – solarisations chez Man Ray, brûlages chez Raoul Ubac - dont résultent des œuvres qui ne permettent aucune identification à une quelconque réalité.

Après la Première Guerre mondiale, *Les Chants de Maldoror*, que redécouvrent dans les années 1920 Philippe Soupault et Louis Aragon, inspirent d'étranges illustrations à Lucien Lorelle ou à Judit Reigl. En 1952 enfin, Simon Hantaï, dépose devant la porte du domicile d'André Breton un petit tableau-objet-reliquaire intitulé *Regarde dans mes yeux. Je te cherche. Ne me chasse pas*, dans lequel il utilise une arête de poisson.

De quelle couleur et de quelle matière est l'océan ?



Réchauffement climatique, disparition des coraux, prolifération des déchets plastiques, découverte d'un 7^e continent évoluant dans le nord de l'océan Pacifique représentant en taille 1/3 des Etats-Unis, 6 fois la France... Ces constats alarmants remettent en question nos regards sur le monde marin.

Dès 1989, l'artiste britannique Boyd Webb¹² représente une méduse sous la forme d'un iceberg de lambeaux de sacs plastiques. Aujourd'hui, soucieux des équilibres et des échanges planétaires, les scientifiques comme les créateurs observent et analysent finement la surface comme les profondeurs marines pour mieux dévoiler les apparences, les non-dits et les ambiguïtés de nos systèmes économiques. Les travaux d'Elsa Guillaume, en 2016, et de Nicolas Floc'h, en 2017, embarqués tour à tour sur la

¹¹ Lucien Levy-Dhurmer, Méduse ou Vague Furieuse, 1897, pastel et fusain sur papier contrecollé sur carton, Musée d'Orsay, Paris © RMN – Grand Palais / Hervé Lewandowski.

¹² Boyd Webb, Denizen, 1989, épreuve cibachrome, Centre Pompidou © RMN – Grand Palais / Philippe Migéat.

goélette *Tara* en témoignent. Au Japon, le long du Kuroshio, le « courant noir », Nicolas Floc'h observe les effets du réchauffement climatique et de l'acidification des océans dans de grandes photographies consacrées aux coraux. Les grandes algues disparaissent peu à peu, laissant la place aux petites algues brunes et au corail, mais dans les sites plus acides, seuls les coraux mous subsistent, les fonds deviennent lunaires... En regard, ses photographies de forêts profuses de laminaires prennent la dimension d'une image paradisiaque.

Aujourd'hui, les scientifiques utilisent de grands aquariums – des canaux à houle – pour modéliser le mouvement de la vague. C'est à une autre sorte de modélisation que procède Hicham Berrada, lui aussi dans l'espace clos d'un aquarium. En mélangeant diverses substances chimiques qui interagissent, et en procédant à différentes manipulations, il fait émerger un univers en mouvement. Les transformations de la matière créent un paysage fantastique, qui nous renvoie à l'image fantasmée que nous nous faisons des abysses. Pour l'artiste, il s'agit ainsi « d'exciter les facultés visionnaires de chaque spectateur ».

L'exposition s'achève avec la pièce sonore de Nicolas Floc'h, *La Couleur de l'eau* (2017), et la parole d'Hubert Loisel, chercheur au Laboratoire d'Océanologie et de Géosciences de l'université de Lille, comme une invitation à éprouver la poésie du langage scientifique.